

Zauri Barbara  
De la création

## **Homo Scribens**

-La théorie d'écrire chez Henri Bergson

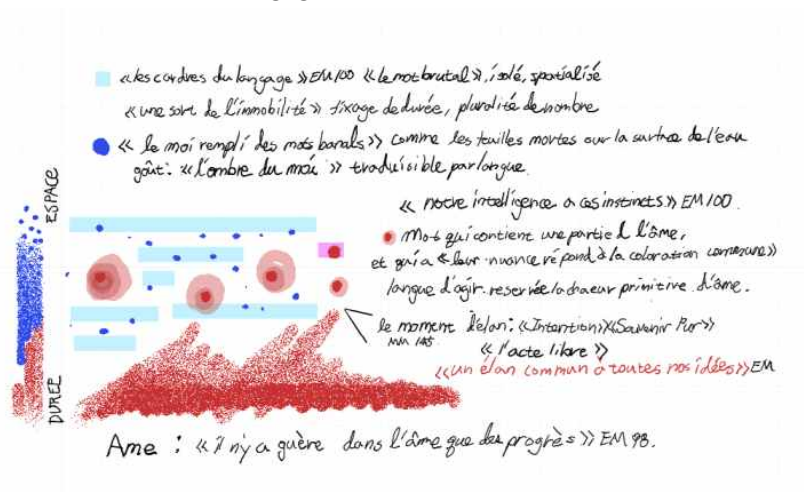
Duho CHOI,  
M1: Analyse et critique des arts et de la culture  
UFR ARTS, PHILOSOPHIE, ESTHÉTIQUE,  
23003878

### **Introduction**

Il faut redécouvrir le temps immanent à l'écrire. Cet essai donc trouvera l'immanence de la mémoire ; à partir du regard *sur l'écriture*, des lettres *à l'écriture*, de l'écriture au flux *dans l'écriture*, et du flux à la durée *dedans*. Ce processus constitue la table des matières de cet essai. Tout ce travail est réalisé en lien avec la conceptualisation de Bergson. Ainsi, cet essai reproduit la théorie de l'écriture de Bergson. En fait, une distinction nette, comme on le sait sur la pensée chez Henri bergson, entre spatialisation et durée, est indéfectible. Alors, il y a un problème auquel nous sommes toujours confrontés lorsque nous réfléchissons à sa théorie. C'est précisément la relation entre cet espace distinct et le temps imprégnant. Pour Bergson, cette relation est presque hostile, mais rarement amicale. En fait, tous les cas sont faits dans la nécessité fluide. Cet essai mettra en évidence la valeur de cette nécessité naissante.

## 1. Sur l'Écriture

Il est sur l'écriture. s, c, r, b... C'est l'espace de l'écriture qu'il rencontre pour la première fois. *Le moment balbutiant de lire* où rien n'est fait sur le texte, non du texte. Marques d'encre parsemées sur le plan blanc désert. Ce n'est pas du tout mystérieux et c'est une matière banale. Néanmoins, dans ce moment rudimentaire de lecture, il ne se soucie pas de la base de ces lettres et les traite comme s'il n'y avait que de l'encre. Et c'est seulement lorsqu'on la considère comme telle que cette lecture commence à s'épanouir. Maintenant, de l'abstrait au concret, de la hylé à le corps, de l'encre aux lettres, se produirait le sens du langage.



*Le fait des lettres*, c'est que l'on rencontre la spatialité de cette encre. Cet espace est lui-même une sorte de **contiguïté** ; Quelles consonnes et quelles voyelles doivent être combinées à quelle distance ? De cette contiguïté, ce fait incarne sa spatialité, et comme contenu de cette contiguïté spatiale nous acceptons une loi, qui est le système d'écriture. Ce système linguistique est une constitution de contiguïtés des lettres. Avant toute interprétation, elle est toujours homogène. Selon cette constitution, un écrit a la même identité avant interprétation, quelle que soit l'écriture avec laquelle il est écrit ou l'endroit où il est placé. C'est parce qu'il réalise purement l'identité de la fixité et de l'espace, et non l'identité du changement et de la durée. Par exemple, la police est suffisamment bien définie géométriquement en termes de proportions spatiales et de ratios spatiaux. Là encore on peut mieux définir le fait des lettres : la spatialisation du langage à travers des tas d'encre adjacents selon ce système.

*Ce moment débutant de lire* suscite une illusion surmontable. Les lettres forment la même colonne et semblent exister uniquement en relation avec d'autres lettres. Telle une métonymie spatiale d'un système linguistique, les lettres semblent légèrement estampées sur une surface plane sans aucune profondeur. Un texte seulement facile à lire nous trompe ainsi ; La possibilité du mot précédent a déjà été déterminée par le mot suivant, une certaine grammaire conditionne déjà l'expression. Pour eux, seule l'association des éléments constitue l'identité de l'expression. Ce sont toutes des variantes de

**l'associationnisme** qui supprime la pensée créatrice des idées et ne laisse que des phénomènes superficiels.

## 2. À l'Écriture



René Magritte, 1952, Les valeurs Personnelles

Cependant, comme chacun le sait, écrire n'est pas qu'un ensemble d'police, et nous ne restons pas longtemps dans cette illusion. Les lettres fluent vers un sens inconnu jusqu'à présent. Ces lettres ont leur propre durée. Maintenant, l'événement du texte s'ouvre. Lorsque vous commencez à lire sérieusement, ces mots peuvent être compris comme des individus et individus distinctes, des végétations et végétations, ainsi que comme un écosystème. Telles des lentilles d'eau flottant, ces idées révèlent naturellement une spatialité homogène et bien qu'elles soient sur la même surface, ce sont des mots hétérogènes qui s'enracinent différemment dans la profondeur de l'eau.

Ces mots, comme nous le verrons plus loin, impliquent néanmoins naturellement un système générateur. Cette théorie linguistique n'est pas un binôme de signifiants et de signifiés qui se produisent à la surface d'une dimension, mais un multipolaire d'expressions et de contenus qui se divisent sans fin et qui se produisent dans les profondeurs de multiples dimensions. Nous ne pouvons pas lire le texte juste en cherchant dans le dictionnaire. Nous devons créer de la profondeur en réfléchissant de manière répétée aux expressions et aux contenus que l'écriture produit sans cesse. La polysémie en littérature est « possible » parce qu'elle est une expression ancrée dans cette énorme immanence. Cette immanence rend triviale la spatialité du langage. D'une part, les œuvres littéraires ne sont pas purement des exemples bien organisés de linguistique. Au contraire, la linguistique est la surface triviale de la littérature, et la profondeur de cette littérature est notre Mémoire.

Avant de penser le substrat cosmogonique sur lequel s'enracine l'existence de cette langue, il convient de continuer à se référer aux écrits bruts. En fait, en raison de sa

solide homogénéité spatiale, le langage devient à l'instant un lettre d'adieu de l'individuation s'il n'est pas utilisé avec un effort délibéré. Comme l'ombre d'un moi qui a perdu son moi, ces écrits grossiers sont une ombre qui a perdu sa substance. Ces ombres flottent banalement sans aucune souveraineté sur le mur du langage. Dès lors, l'écriture révèle la forme du mur, et non l'âme unique de l'individu. Il expose la loi du langage, et non l'expression de soi. Cette loi n'est pas seulement une grammaire, mais une loi du discours, c'est-à-dire une norme sociale même de la société. Ces ombres légères et petites sont plus facilement produites et distribuées plus facilement. Ces textes du quotidien définissent donc notre personnalité superficielle au quotidien. Le discours des enfants et celui des mathématiciens sont aussi différents que leurs personnalités. L'enseignement des langues est donc une série de cours dans lesquels le groupe d'une personne désigne le lieu et le mur, ou l'espace, où doit être placée sa personnalité.

Cependant, comme mentionné précédemment, cette écriture spatialisée n'est pas le vrai moi, mais le produit d'un moi parasite. **Le moi parasite** écrit ainsi dans le respect de l'ordre du discours. A l'inverse, ces idées banales non seulement m'ont déjà séparé de moi-même, mais elles me feront aussi me séparer de ma mémoire à l'avenir. Alors, quel genre d'écriture le vrai moi écrit-il ? Par exemple, la littérature surréaliste bien dirigée est une sorte de réquisitoire. Cet acte d'accusation le révèle : pour suivre l'évolution de la mémoire avec les images déchaînés dans la sphère publique, il n'a d'autre choix que de risquer injustement la juxtaposition bizarre des images. La littérature surréaliste se devait d'aller plus loin. L'insolite de la banalité collectée n'en est pas moins parasite. La littérature d'agir doit non seulement collecter des images pour ses propres objectifs, mais aussi créer un nouveau style qui fait exploser toutes ces images.

Oui, le plus important c'est **le style d'écriture**. Un style d'écriture puissant le fait couler à son propre rythme, peu importe ce que nous y mettons. Bien entendu, les choses des mots n'ont pas été créés par nous. Cela l'entourait depuis sa naissance, contre sa volonté. Il a été éduqué pour bien utiliser ces mots. On ne peut le nier. Cependant, il existe un flux de moi qui fait renaître ces objets dans un nouveau sens. Parce que ce moi jaillit de lui-même, avoir l'intuition de cette source nous libère. Il nous est cependant difficile d'accéder à cette intuition. Cette intuition me permet d'être mon vrai moi. En d'autres termes, cela me rend libre. Chaque âme a une voix propre, et le droit d'exprimer cette singularité est celui de produire le libre.

Il y a, en fait, une mise en garde ; La liberté et le libre sont différentes, mais, jonctures. la liberté a une profondeur libre ; elle est le devenir infini lui-même, incluant non seulement ce qui est libre, mais même ce qui ne l'est pas. En ce qui concerne la liberté, personne ne peut le nier ; que la vie naisse par nécessité ou par hasard, cette liberté de durée, qui permet à la vie de naître ou de ne pas naître, doit être la première raison absolue. Cette liberté est une cause préparant de cause. Appelons ce devenir pur **la cause errante** ( **la planomène aitia** ; *πλανωμενη αιτια* : Platon, 『Timée 』, 47e-48c. ). A cause de cette liberté, le présence émerge sans fin, l'existence évolue

sans arrêt, l'être continue sans cesse.

### 3. Dans l'écriture

En fin de compte, même le libre est un dérivé de **cette liberté**. La liberté peut être atteinte à partir de ce libre. D'abord l'âme veut s'évader de la prison du discours, en suite cette âme doit dissoudre le moi parasite, et enfin peut participer au devenir libre de l'Âme. Ainsi, la liberté se transformerait en libre, et l'Âme en l'âme. Celui qui crée ces variations naturellement, qui évolue de manière créatrice, a l'intuition ; Le flux de la création de l'existence entière lui-même comme tendance. C'est un homme sage. En fait, plutôt que d'être une personne libre, il est la liberté elle-même. Ainsi, le fait que le plan de la littérature soit un champ de libre étendu sur la liberté, cela garantit presque la liberté de la littérature. La liberté progresse grandiosément, mais pas le libre. Toute erreur, hallucination ou erreur peut être décrite par l'auteur. Elle peut même être encouragée. La littérature n'est pas éthique car elle représente le libre.

Il est très intéressant que Bergson cite Alceste comme un homme d'agir librement. Alceste, qui admire Rousseau, est une personne très honnête, mais ce n'est ni une personne particulièrement bonne ni méchante. L'Anthropobe de Molière ne décrit pas l'acte libre d'Alceste comme sacrée. C'est aussi la tradition à partir de la pièce « **Alceste** » d'**Euripide**. Dans cette pièce, Alceste est une femme morte et pourtant vivante. Alceste fait l'acte libre de se déplacer entre la vie et la mort. Alceste libère aussi de très bonnes actions, mais paradoxalement, il prend tout le monde pour un méchant. Est-ce vraiment une bonne action ? Alceste est-il une personne supérieure ? Il s'agit l'ironie de Bien. Toutes ces questions sont résumées dans le silence d'Alceste, qui apparaît voilé dans la scène finale de la pièce. Ainsi, pour l'Alceste de Molière, la seule personne qu'il aime doit être aussi pure que lui. La femme rejette cela, ce qui fait d'elle une personne corrompue. L'Alceste de Molière persuade une femme de partir avec lui dans une région reculée afin d'incarner un humain naturel, mais cela ne fonctionne pas pour la femme. Peut-être que, pour Bergson, l'action libre fait référence à la décision d'Alceste de partir seul tout en étant en colère contre la femme. Cet acte est celui de choix de l'humain naturel entre l'humain pur et public, et du moi spirituel entre le moi vrai et parasite.

Bergson dit : Cette action libre, contrairement à l'action parasitaire, peut exprimer l'âme entière. Si nous y réfléchissons à travers la littérature, cela ne signifie pas que toute la vie d'un personnage littéraire doive être condensée et exprimée dans la description d'une seule action libre. Aussi, en réalité, je pense que cette déclaration de Bergson ne veut pas dire qu'un acte libre est remplie de toutes les scènes de la vie. L'écrivain désire l'écriture de l'âme, cela ne peut pas révéler seulement que l'auteur demande des techniques rhétoriques telles que des symboles, des métaphores, des rimes,

etc. à un niveau élevé. Ils constituent l'écale travaillée du désir, mais le noyau de ce désir est d'exprimer la source de toute création.

Cette source n'est pas un concept fixe, mais **un concept fluide** qui a coulé dans tout le passé, jaillit dans tout le présent et coulera dans tout le futur. Autrement dit, cette source est une sorte de sens naissant. En termes littéraires, nous appellerions ce style d'écriture. Il faut décrire le style de l'âme par le style de la littérature. En rencontrant ces œuvres, les lecteurs et les écrivains peuvent ressentir la cause errante qui est l'identité du mouvement, pas celle de la chose spatialisée. Cette intuition jaillirait de l'intellect d'un seul coup. Parce que le devenir est indissociable, nous ne pouvons expérimenter le tout dans son ensemble que par le canal de la compression sophistiqué des souvenirs.

Écrire n'est en aucun cas une tâche sacrée. L'écriture est plutôt un fait hybride. Parfois, je répète simplement la structure des clichés, et parfois je m'appuie sur l'écriture d'autres personnes ou sur les styles qui me viennent à l'esprit. Bien sûr, il y a des moments où j'écris mes propres phrases. Ce n'est pas seulement ça. Si j'avais bu une gorgée de café, ce goût amer aurait pu me faire penser à un certain mot. Il y a peut-être des mots qui me viennent après plusieurs jours de réflexion. Par exemple, William Faulkner a déclaré qu'il s'inspirait de certaine scène — cette scène n'est pas nécessairement insérée dans le roman. Même si les romanciers témoignent d'une inspiration première, la réalité d'écrire n'est pas parcellaire.

Même si l'on se souvient de la scène encore et encore, comme sous hypnose, afin de détenir les détails de la première scène, l'écriture n'est pas complète. L'écriture elle-même est une expérience scribens, une réalité linguistique. C'est pourquoi l'écriture a une présence linguistique qui ne peut être entièrement complétée par l'expérience de la vie. Pour faire simple, Une partie notable de l'effort d'écriture est l'acte linguistique de l'homo scribens pour écrire la phrase suivante correspondant à la phrase déjà écrite. En raison de cette existence du langage, aussi individuel soit-il, un écrivain vit fondamentalement au sein d'un système linguistique. C'est le même phénomène que les humains ne peuvent échapper à l'ordre des choses. Cependant, tout comme les humains établissent leur propre ordre au milieu des choses, l'artiste crée une parole singulière, par le langage différente, au sein d'une même langue.

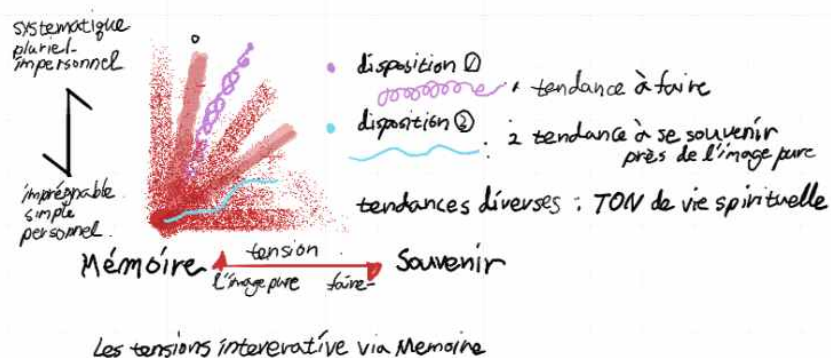
Dans ce schème, l'individualité de l'auteur perd comiquement pour perdre. Ou, elle est tragiquement vaincu, même s'il est vaincu. Tout comme on croit pouvoir tracer un plan à partir d'un point même si par définition un point n'a pas de volume, cette mission est à la fois possible et impossible. Cette hallucination réaliste est au cœur de la fictionnalité de la littérature : l'incommensurabilité du mouvement dans le texte. Ainsi, c'est comme un pointilliste peignant le rythme de la nature sur toile en trouvant la meilleure position. L'auteur tente de témoigner de la durée de la nature ( réalité ), aborde le monde en trois dimensions (politique, économique, etc.) et laisse derrière lui

des idées en pointillés (personnages, contexte, etc.).

Ici, la durée de la nature existe comme une mémoire pour l'auteur. Cette mémoire n'est pas quelque chose que l'écrivain peut emporter et utiliser selon ses besoins. C'est là que réside l'essence du travail de l'homo scribens. Une meilleure définition de l'écriture : mémoire est une durée absolue qui n'est jamais divisée, et l'auteur compresse cette mémoire en un objet tridimensionnelle appelée souvenir et, en examinant cet objet tridimensionnel sous de nombreux angles, produit des idées en forme de points, sépare même ces idées de lui-même avec une matière appelée encre. Ces idées **suggèrent** au lecteur la durée de l'écrivain, et si ces idées sont conçues comme plausibles, les points ont **persuadé** le lecteur du mouvement. Autrement dit, le lecteur est convaincu par cette écriture qui préserve une personnalité vivante. Plutôt que de se demander si cette tâche sur l'incommensurabilité est possible, mieux vaut rappeler que l'homo scribens subsiste toujours.

Lisons plus en détail. La présence d'inscrire l'écriture est aussi celle de se souvenir de l'écriture. Cette présence expérimente l'environnement dans lequel j'écris — l'atmosphère de la pièce, la qualité du papier, le bruit, etc., et cultive en même temps en elle une image-souvenir, une intention d'écrire. Selon la façon dont l'action et la pensée se croisent et selon où les tendances sont proches, diverses tendances dans l'écriture se produisent comme le courant littéraire et artistique. Mais pour l'instant, divisons-le uniquement en ces deux tendances.

#### 4. Dedans



Comme je l'ai illustré, ces tendances vives, tendance à faire et à se souvenir, sont toutes actuelles et **non rétrospectives**. Ce sont tous des produits de « cause errante » dans le système générateur. Puisque la durée produit sans cesse la réalité des choses, la cause de la réalité est à priori la durée. Et car cette durée n'est pas la faculté intellectuelle mais le pouvoir d'émergence, c'est un hasard créant la nécessité. À cet égard, la durée est cause de l'errance. Si l'on élevait ce terme de Platon au plan de

l'immanence de la vie, on l'appellerait mémoire. Cette mémoire est une nécessité accidentelle, « cause errante », en tant que causalité physiologique qui embrasse indistinctement tout le passé et fait avancer l'existence autant qu'elle embrasse.

En remontant donc, **ces tendances** à faire et à se souvenir, de la mémoire à l'action et de la mémoire à souvenir, proviennent toutes de la mémoire. Il y a **deux tension** : la tension détendue du rêveur qui ne vit que dans ses souvenirs, comme dans un rêve, et, à l'inverse, la tension résiliente du militant qui ne conserve que les souvenirs qui lui permettent d'agir. Tout cela tire l'existence d'une personne sur le plan absolu de la mémoire.

La pratique de l'écriture consiste à projeter ces différentes tensions via la langue sur un seul plan. Projection de la mémoire interne vers la perception externe. Un mouvement qui me déterritorialise de moi-même vers l'extérieur de moi. Ainsi, quel que soit le type d'écriture que vous faites, il y a toujours un progrès à dessiner. Ce mouvement d'en-soi à pour-soi n'est jamais achevé et se déroule toujours dans la littérature. L'homo scribens écrit sûrement sur lui-même, pour lui-même et sous lui-même, mais désire paradoxalement que l'écriture devienne une chose autre que lui-même. L'écriture est donc toujours une mystique psychologie de l'âme. En fait, tous les processus étaient prédits à ce même moment-là où l'âme d'un écrivain libre laisse tomber l'écriture sur le papier à travers un crayon, où l'auteur ne lâche pas sa relation avec l'écriture, où les lettres, bien qu'ayant fait cela, impriment l'espace en répétant la séparation et la rencontre quel que soit l'écrivain. Reportons pour l'instant la discussion métaphysique du rapport significatif entre les conceptualisations impliqués dans ce phénomène : l'autre et le moi, l'identité et la différence, la durée et l'espace.

Mais ici, mentionnons seulement la méthodologie psychologique. D'abord, nous devons observer comment ces tensions dans la vie opèrent et catégoriser à quelle donnée psychogène ou immédiate ces tensions appartiennent. Donc, Il faut savoir sous quelle causalité ces tensions — à aller jusqu'à l'actions du personnage, et à faire tomber le personnage dans le rêve — se séparent et se succèdent. Ensuite, nous devons examiner quel ton d'âme ces faits psychologiques incarnent. Les moments désormais idéalisés peuvent colorer des événements d'âme. Enfin, nous devons être capables de réfléchir si ces situations se produisent une fois ou de manière répétée à travers certaines histoires de la vie humaine. Les lignes allant de la mémoire à l'âme deviennent la pensée élaborée grâce à ce développement. Et ces idées suggèrent une sorte de psychologie littéraire ou de littérature psychologique. Cette proposition nous persuadera le sens de devenir.

## 5. Conclusion ou Ecrire l'écriture

J'ai retracé le processus par lequel la théorie spatiale des lettres a été progressivement

démantelée en théorie temporelle de la littérature. Au fur et à mesure que l'enquête s'approfondissait, les lettres se fondaient dans le flux de l'écriture, et on sonderait l'immanence de la littérature, durant le flux de l'écriture. Bien que nous soyons descendus au niveau de l'immanence, une question reste encore en suspens. Oui, la dernière question laissée à tout écrivain, et donc la première question posée depuis le début, ce n'est pas difficile du tout. Tous les écrivains du monde se précipitent sur cette question. Non, c'est une question tellement difficile. Tous les écrivains du monde ont été incapables de résoudre ce problème. Qu'est-ce que l'écriture nous doit donner ? Que doit porter le texte ?

Pour répondre avec Bergson, l'écriture porte un sens du devenir. C'est parce qu'il y a un flux qui crée le monde, et il y a Un Sens à ce flux. On invente des outils et des méthodes pour exprimer ce sens. Alors, comment peut-on affirmer ce seul sens, qui contient toutes les écritures comme le champ magnétique contient de la poudre de fer ? Souvenons-nous la mémoire pour le faire.

Seule une sorte de pragmatisme peut être un signe de sens. Un texte n'a pas de valeur en tant que texte en soi, mais seulement en tant que faire de lire et d'écrire. Nous ne pouvons donc obtenir aucune réponse en descendant dans le texte immobile. On doit donc agir. D'abord quand on lit le texte, et ensuite quand on vit avec lui, on s'élève pour lui et on pratique un mouvement lui-même. Seul ce mouvement, pas le texte fixe, se confirme. Révolution permanente ! ( Karl Marx ) Une force descendante est le besoin de s'installer dans le vaste système capitaliste spatialisé, et la force ascendante propre de l'âme est le désir de le surmonter avec sa propre création faisant la différence.

Il y a le temps, par exemple, depuis les peintures rupestres de Lascaux jusqu'à la machine à écrire. C'est la même chose que de dire qu'il y a une mémoire de l'humanité qui gonfle à l'infini et lance des expressions. Encore une fois, la mémoire est la « cause errante ». À première vue, L'émergence des expressions semble aléatoire, mais si nous lisons attentivement, certains sont anéantis et d'autres prospèrent, laissant derrière eux une histoire évolutive. L'homo scribens qui lit, il pense à partir de ces écrits en évolution. Il évalue l'histoire évolutive de la littérature. De cette manière, chaque artiste aura une intuition sur le flux du devenir et participerait au futur selon la volonté de son âme. Donc l'écrivain va s'exprimer, comme évoqué plus haut, en contractant des souvenirs.

D'où il y a un faire d'écrire : l'homo scribens. Ces expressions témoigneront de la direction dans laquelle elles ont été lancées depuis la mémoire, et l'humanité effacera ou conservera ce témoignage pour relire le flux réel de l'immanence. Cependant, le flux et la relecture du flux... sont tous des flux, sauf l'expression du flux. Ah, quel doux désespoir ! ●

● J'ai concentré et analysé le texte ci-dessous :

EM : Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (P.U.F.), 1889.

MM : Henri Bergson, *Matière et Mémoire*, P.U.F., 54<sup>e</sup> éd. 1896.

EM, II DE LA MULTIPLICITÉ DES ÉTATS DE CONSCIENCE, LES DEUX ASPECTS DU MOI, P. 97-102.

Nos sensations simples, considérées à l'état naturel, offriraient moins de consistance encore. Telle saveur, tel parfum m'ont plu quand j'étais enfant, et me répugnent aujourd'hui. Pourtant je donne encore le même nom à la sensation éprouvée, et je parle comme si, le parfum et la saveur étant demeurés identiques, mes goûts seuls avaient changé. Je solidifie donc encore cette sensation ; et lorsque sa mobilité acquiert une telle évidence qu'il me devient impossible de la méconnaître, j'extrais cette mobilité pour lui donner un nom à part et la solidifier à son tour sous forme de goût. Mais en réalité il n'y a ni sensations identiques, ni goûts multiples ; car sensations et goûts m'apparaissent comme des choses dès que je les isole et que je <98> les nomme, et il n'y a guère dans l'âme humaine que des progrès. Ce qu'il faut dire, c'est que toute sensation se modifie en se répétant, et que si elle ne me paraît pas changer du jour au lendemain, c'est parce que je l'aperçois maintenant à travers l'objet qui en est cause, à travers le mot qui la traduit. Cette influence du langage sur la sensation est plus profonde qu'on ne le pense généralement. Non seulement le langage nous fait croire à l'invariabilité de nos sensations, mais il nous trompera parfois sur le caractère de la sensation éprouvée. Ainsi, quand je mange d'un mets réputé exquis, le nom qu'il porte, gros de l'approbation qu'on lui donne, s'interpose entre ma sensation et ma conscience ; je pourrai croire que la saveur me plaît, alors qu'un léger effort d'attention me prouverait le contraire. Bref, le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal, qui emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle. Pour lutter à armes égales, celles-ci devraient s'exprimer par des mots précis ; mais ces mots, à peine formés, se retourneraient contre la sensation qui leur donna naissance, et inventés pour témoigner que la sensation est instable, ils lui imposeraient leur propre stabilité.

Nulle part cet écrasement de la conscience immédiate n'est aussi frappant que dans les phénomènes de senti-ment. Un amour violent, une mélancolie profonde envahissent notre âme : ce sont mille éléments divers qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans la moindre tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres ; leur originalité est à ce prix. Déjà ils se déforment quand nous démêlons dans leur masse confuse une multiplicité numérique : que sera-ce quand nous les déploierons, isolés les uns des autres, dans ce milieu homogène qu'on appellera maintenant, comme on voudra, temps ou espace ? <99> Tout à l'heure chacun d'eux empruntait une indéfinissable coloration au milieu où il était placé : le voici décoloré, et tout prêt à recevoir un nom. Le sentiment lui-même est

un être qui vit, qui se développe, qui change par conséquent sans cesse ; sinon, on ne comprendrait pas qu'il nous acheminât peu à peu à une résolution : notre résolution serait immédiatement prise. Mais il vit parce que la durée où il se développe est une durée dont les moments se pénètrent : en séparant ces moments les uns des autres, en déroulant le temps dans l'espace, nous avons fait perdre à ce sentiment son animation et sa couleur. Nous voici donc en présence de **l'ombre de nous-mêmes** : nous croyons avoir analysé notre sentiment, nous lui avons substitué en réalité une juxtaposition d'états inertes, **traduisibles en mots**, et qui constituent chacun l'élément commun, le résidu par conséquent impersonnel, des **impressions ressenties dans un cas donné par la société entière**. Et c'est pourquoi nous raisonnons sur ces états et leur appliquons notre logique simple : les ayant érigés en genres par cela seul que nous les isolions les uns des autres, nous les avons préparés pour servir à une déduction future. **Que si main-tenant quelque romancier hardi**, déchirant la toile habilement tissée de notre moi conventionnel, nous montre sous cette logique apparente une absurdité fondamentale, sous cette juxtaposition d'états simples une pénétration infinie de mille impressions diverses qui ont déjà cessé d'être au moment où on les nomme, nous le louons de nous avoir mieux connus que nous ne nous connaissions nous-mêmes. Il n'en est rien cependant, et par cela même qu'il déroule notre sentiment dans un temps homogène et en exprime les éléments par des mots, il ne nous en présente qu'une ombre à son tour : seulement, il a disposé cette ombre de manière à nous faire soupçonner la nature extraordinaire et illogique de l'objet qui la projette ; il nous a invités à la réflexion en mettant dans l'expression extérieure <100>quelque chose de cette contradiction, de cette pénétration mutuelle, qui constitue l'essence même des éléments exprimés. Encouragés par lui, nous avons écarté pour un instant le voile que nous interposions entre notre conscience et nous. Il nous a remis en présence de nous-mêmes.

Nous éprouverions une surprise du même genre si, **bri-sant les cadres du langage**, nous nous efforcions de saisir nos idées elles-mêmes à l'état naturel, et telles que notre conscience, délivrée de l'obsession de l'espace, les apercevrait. Cette dissociation des éléments constitutifs de l'idée, qui aboutit à l'abstraction, est trop commode pour que nous nous en passions dans la vie ordinaire et même dans la discussion philosophique. Mais lorsque nous nous figurons que les éléments dissociés sont précisément ceux qui entraînent dans la contexture de l'idée concrète, lorsque, substituant à la pénétration des termes réels la juxtaposition de leurs symboles, nous prétendons reconstituer de la durée avec de l'espace, nous tombons inévitablement dans **les erreurs de l'associationisme**. Nous n'insisterons pas sur ce dernier point, qui sera l'objet d'un examen approfondi dans le chapitre suivant. Qu'il nous suffise de dire que l'ardeur irréfléchie avec laquelle nous prenons parti dans certaines questions prouve assez que notre intelligence a ses instincts : et comment nous représenter ces instincts, sinon par un élan commun à toutes nos idées, c'est-à-dire par leur pénétration mutuelle ? Les opinions auxquelles nous tenons le plus sont celles dont nous pourrions le plus malaisément rendre compte, et les raisons \* mêmes par lesquelles nous les justifions sont rarement celles qui nous ont déterminés à les adopter. **En un certain sens**, nous les avons adoptées sans raison, car ce qui en fait le prix à nos yeux, c'est que **leur nuance répond à la coloration commune de toutes nos autres idées**, c'est que nous y avons vu, dès l'abord, quelque chose de nous. Aussi ne prennent-elles pas dans notre esprit la forme

<101>banale qu'elles revêtiront dès qu'on les en fera sortir pour les exprimer par des mots ; et bien que, chez d'autres esprits, elles portent le même nom, elles ne sont pas du tout la même chose. A vrai dire, chacun d'elles vit à la manière d'une cellule dans un organisme ; tout ce qui modifie l'état général du moi la modifie elle-même. **Mais tandis que la cellule occupe un point déterminé de l'or-ganisme, une idée vraiment nôtre remplit notre moi tout entier.** Il s'en faut d'ailleurs que toutes nos idées s'incor-porent ainsi à la masse de nos états de conscience. **Beau-coup flottent à la surface, comme des feuilles mortes sur l'eau d'un étang.** Nous entendons par là que notre esprit, lorsqu'il les pense, les retrouve toujours dans une espèce **d'immobilité**, comme si elles lui étaient extérieures. De ce nombre sont les idées que nous recevons toutes faites, et qui demeurent en nous sans jamais s'assimiler à notre substance, ou bien encore les idées que nous avons négligé d'entretenir, et qui se sont desséchées dans l'abandon. Si, à mesure que nous nous éloignons des couches profondes du moi, nos états de conscience tendent de plus en plus à prendre la forme d'une multiplicité numérique et à se déployer dans un espace homogène, c'est précisément parce que ces états de conscience affectent une nature de plus en plus inerte, une forme de plus en plus impersonnelle. Il ne faut donc pas s'étonner si celles-là seules de nos idées qui nous appartiennent le moins sont adéquatement exprimables par des mots : à celles-là seulement, comme nous verrons, s'applique la théorie associationniste. Exté-rieures les unes aux autres, elles entretiennent entre elles des rapports où la nature intime de chacune d'elles n'entre pour rien, des rapports qui peuvent se classer : **on dira donc qu'elles s'associent par contiguïté**, ou par quelque raison logique. Mais si, creusant au-dessous de la surface de contact entre le moi et les choses extérieures, nous pénétrons dans **les profondeurs de l'intelligence organisée** <102>et vivante, nous assisterons à **la superposition** ou plutôt à **la fusion intime de bien des idées** qui, une fois dissociées, paraissent s'exclure sous forme de termes logiquement contradictoires. Les rêves les plus bizarres, où deux images se recouvrent et nous présentent tout à la fois deux per-sonnes différentes, qui n'en feraient pourtant qu'une, don-neront une faible idée de l'interpénétration de nos concepts à l'état de veille. L'imagination du rêveur, isolée du monde externe, reproduit sur de simples images **et parodie** à sa manière le travail qui se poursuit sans cesse, sur des idées, dans les régions plus profondes de la vie intellectuelle.

### **EM, III De l'organisation Des Etats de Conscience, l'acte libre, P. 123-127.**

Le moi touche en effet au monde extérieur par sa sur-face ; et comme cette surface conserve l'empreinte des choses, il associera **par contiguïté** des termes qu'il aura perçus juxtaposés : c'est à des liaisons de ce genre, liaisons de sensations tout à fait simples et pour ainsi dire imper-sonnelles, que la théorie associationniste convient. Mais à mesure que l'on creuse au-dessous de cette surface, à mesure que le moi redevient lui-même, à mesure aussi ses états de conscience cessent de se juxtaposer pour se péné-trer, se fondre ensemble, et se teindre chacun de la colo-ration de tous les autres. **Ainsi chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité tout entière.**

Cependant le langage désigne ces états par les mêmes mots chez tous les hommes ; aussi n'a-t-il pu fixer que l'aspect objectif et impersonnel de l'amour, de la haine, et des mille sentiments qui agitent l'âme. Nous jugeons du talent **d'un romancier** à la puis-<sup><124></sup>sance avec laquelle il tire du domaine public, où le lan-gage les avait ainsi fait descendre, des sentiments et des idées auxquels il essaie de rendre, par une multiplicité de détails qui se juxtaposent, leur primitive et vivante **individualité**. Mais de même qu'on pourra intercaler indé-finiment des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : **la pensée demeure incommensurable** avec le langage.

C'est donc **une psychologie grossière**, dupe du lan-gage, que celle qui nous montre l'âme déterminée par une sympathie, une aversion ou une haine, comme par autant de forces qui pèsent sur elle. Ces sentiments, pourvu qu'ils aient atteint une profondeur suffisante, représentent chacun l'âme entière, en ce sens que **tout le contenu de l'âme se reflète en chacun d'eux**. Dire que l'âme se déter-mine sous l'influence de l'un quelconque de ces sentiments, c'est donc reconnaître qu'elle se détermine elle-même. L'as-sociationniste réduit le moi à un agrégat de faits de cons-cience, sensations, sentiments et idées. Mais s'il ne voit dans ces divers états rien de plus que ce que leur nom exprime, s'il n'en retient que l'aspect impersonnel, il pourra les juxtaposer indéfiniment sans obtenir autre chose qu'un moi fantôme, l'ombre du moi se projetant dans l'espace. **Que si, au contraire, il prend ces états psychologiques avec la coloration particulière qu'ils revêtent chez une per-sonne déterminée et qui leur vient à chacun du reflet de tous les autres, alors point n'est besoin d'associer plusieurs faits de conscience pour reconstituer la personne : elle est tout entière dans un seul d'entre eux**, pourvu qu'on sache le choisir. Et la manifestation extérieure de cet état interne sera précisément ce qu'on appelle un acte libre, puisque <sup><125></sup>le moi seul en aura été l'auteur, puisqu'elle exprimera le moi tout entier. En ce sens, la liberté ne présente pas le caractère absolu que le spiritualisme lui prête quelque-fois ; elle admet des degrés. — **Car il s'en faut que tous les états de conscience viennent se mêler à leurs congé-nères, comme des gouttes de pluie à l'eau d'un étang. Le moi, en tant qu'il perçoit un espace homogène, pré-sente une certaine surface, et sur cette surface pourront se former et flotter des végétations indépendantes**. Ainsi une suggestion reçue dans l'état d'hypnotisme ne s'incor-pore pas à la masse des faits de conscience ; mais douée d'une vitalité propre, elle se substituera à la personne même quand son heure aura sonné. Une colère violente soulevée par quelque circonstance accidentelle, un vice héréditaire émergeant tout à coup des profondeurs obscures de l'organisme à la surface de la conscience, agiront à peu près comme une suggestion hypnotique. A côté de ces termes indépendants, on trouverait des séries plus complexes, dont les éléments se pénètrent bien les uns les autres, mais qui n'arrivent jamais à se fondre parfaite-ment elles-mêmes dans la masse compacte du moi. Tel est cet ensemble de sentiments et d'idées qui nous viennent d'une éducation mal comprise, celle qui s'adresse à la mémoire plutôt qu'au jugement. **Il se forme ici, au sein même du moi fondamental, un moi parasite qui empié-tera continuellement sur l'autre**. Beaucoup vivent ainsi, et meurent sans avoir connu la vraie liberté. **Mais la sug-gestion deviendrait**

**persuasion si le moi tout entier se l'assimilait** ; la passion, même soudaine, ne présenterait plus le même caractère fatal s'il s'y reflétait, ainsi que dans **l'indignation d'Alceste**, toute l'histoire de la personne ; et l'éducation la plus autoritaire ne retrancherait rien de notre liberté si elle nous communiquait seulement des idées et des sentiments capables d'imprégner l'âme entière. C'est de l'âme entière, en effet, que la décision libre émane ; et <126> l'acte sera d'autant plus libre que la série dynamique à laquelle il se rattache tendra davantage à s'identifier avec le moi fondamental.

Ainsi entendus, **les actes libres** sont rares, même de la part de ceux qui ont le plus coutume de s'observer eux-mêmes et de raisonner sur ce qu'ils font. Nous avons mon-tré que nous nous apercevions le plus souvent par réfraction à travers l'espace, que nos états de conscience se solidi-fiaient en mots, et que notre moi concret, notre moi vivant, se recouvrait d'une croûte extérieure de faits psycholo-giques nettement dessinés, séparés les uns des autres, fixés par conséquent. Nous avons ajouté que, pour la commo-dité du langage et la facilité des relations sociales, nous avons tout intérêt à ne pas percer cette croûte et à admettre qu'elle dessine exactement la forme de l'objet qu'elle recouvre. Nous dirons maintenant que nos actions journa-lières s'inspirent bien moins de nos sentiments eux-mêmes, infiniment mobiles, que des images invariables auxquelles ces sentiments adhèrent. **Le matin, quand sonne l'heure où j'ai coutume de me lever, je pourrais recevoir cette impression ξὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ**, selon l'expression de Platon ; je pourrais lui permettre de se fondre dans la masse confuse des impressions qui m'occupent ; peut-être alors ne me déterminerait-elle point à agir. Mais le plus souvent cette impression, au lieu d'ébranler ma conscience entière comme une pierre qui tombe dans l'eau d'un bassin, se borne à remuer une idée pour ainsi dire solidifiée à la surface, l'idée de me lever et de vaquer à mes occupations habi-tuelles. Cette impression et cette idée ont fini par se lier l'une à l'autre. Aussi l'acte suit-il l'impression sans que ma personnalité s'y intéresse : je suis ici un automate conscient, et je le suis parce que j'ai tout avantage à l'être. On verrait que la plupart de nos actions journalières s'ac-complissent ainsi, et que grâce à la solidification, dans notre mémoire, de certaines sensations, de certains senti-<127>ments, de certaines idées, les impressions du dehors pro-voquent de notre part des mouvements qui, conscients et même intelligents, ressemblent par bien des côtés à des actes réflexes. **C'est à ces actions très nombreuses, mais insignifiantes pour la plupart, que la théorie association-niste s'applique. Elles constituent, réunies, le substrat de notre activité libre, et jouent vis-à-vis de cette activité le même rôle que nos fonctions organiques par rapport à l'ensemble de notre vie consciente.** Nous accorderons d'ail-leurs au déterminisme que nous abdiquons souvent notre liberté dans des circonstances plus graves, et que, par inertie ou mollesse, nous laissons ce même processus local s'accomplir alors que notre personnalité tout entière devrait pour ainsi dire vibrer. Quand nos amis les plus sûrs s'ac-cordent à nous conseiller un acte important, les senti-ments qu'ils expriment avec tant d'insistance viennent se poser à la surface de notre moi, et s'y solidifier à la manière des idées dont nous parlions tout à l'heure. Petit à petit ils formeront une croûte épaisse qui recouvrira nos sen-timents personnels ; nous croirons agir librement, et c'est seulement en y réfléchissant plus tard que nous reconnaî-trons notre erreur. Mais aussi, au moment où l'acte va s'accomplir, il n'est pas rare qu'une révolte se produise.

**EM, III De l'organisation Des Etats de Conscience, l'acte libre, P. 123-127.**

Le moi touche en effet au monde extérieur par sa sur-face ; et comme cette surface conserve l'empreinte des choses, il associera **par contiguïté** des termes qu'il aura perçus juxtaposés : c'est à des liaisons de ce genre, liaisons de sensations tout à fait simples et pour ainsi dire imper-sonnelles, que la théorie associationniste convient. Mais à mesure que l'on creuse au-dessous de cette surface, à mesure que le moi redevient lui-même, à mesure aussi ses états de conscience cessent de se juxtaposer pour se péné-trer, se fondre ensemble, et se teindre chacun de la colo-ration de tous les autres. **Ainsi chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité tout entière.** Cependant le langage désigne ces états par les mêmes mots chez tous les hommes ; aussi n'a-t-il pu fixer que l'aspect objectif et impersonnel de l'amour, de la haine, et des mille sentiments qui agitent l'âme. Nous jugeons du talent **d'un romancier** à la puis-<124>sance avec laquelle il tire du domaine public, où le lan-gage les avait ainsi fait descendre, des sentiments et des idées auxquels il essaie de rendre, par une multiplicité de détails qui se juxtaposent, leur primitive et vivante **individualité**. Mais de même qu'on pourra intercaler indé-finiment des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : **la pensée demeure incommensurable avec le langage.**

C'est donc **une psychologie grossière**, dupe du lan-gage, que celle qui nous montre l'âme déterminée par une sympathie, une aversion ou une haine, comme par autant de forces qui pèsent sur elle. Ces sentiments, pourvu qu'ils aient atteint une profondeur suffisante, représentent chacun l'âme entière, en ce sens que tout **le contenu de l'âme se reflète en chacun d'eux**. Dire que l'âme se déter-mine sous l'influence de l'un quelconque de ces sentiments, c'est donc reconnaître qu'elle se détermine elle-même. L'as-ociationniste réduit le moi à un agrégat de faits de cons-cience, sensations, sentiments et idées. Mais s'il ne voit dans ces divers états rien de plus que ce que leur nom exprime, s'il n'en retient que l'aspect impersonnel, il pourra les juxtaposer indéfiniment sans obtenir autre chose qu'un moi fantôme, l'ombre du moi se projetant dans l'espace. **Que si, au contraire, il prend ces états psychologiques avec la coloration particulière qu'ils revêtent chez une per-sonne déterminée et qui leur vient à chacun du reflet de tous les autres, alors point n'est besoin d'associer plusieurs faits de conscience pour reconstituer la personne : elle est tout entière dans un seul d'entre eux**, pourvu qu'on sache le choisir. Et la manifestation extérieure de cet état interne sera précisément ce qu'on appelle un acte libre, puisque <125>le moi seul en aura été l'auteur, puisqu'elle exprimera le moi tout entier. En ce sens, la liberté ne présente pas le caractère absolu que le spiritualisme lui prête quelque-fois ; elle admet des degrés. — Car il s'en faut que tous les états de conscience viennent se mêler à leurs congé-nères, comme des gouttes de pluie à l'eau d'un étang. Le moi, en tant qu'il perçoit un espace homogène,

pré-sente une certaine surface, et sur cette surface pourront se former et flotter **des végétations indépendantes**. Ainsi une suggestion reçue dans l'état d'hypnotisme ne s'incorpore pas à la masse des faits de conscience ; mais douée d'une vitalité propre, elle se substituera à la personne même quand son heure aura sonné. Une colère violente soulevée par quelque circonstance accidentelle, un vice héréditaire émergeant tout à coup des profondeurs obscures de l'organisme à la surface de la conscience, agiront à peu près comme une suggestion hypnotique. A côté de ces termes indépendants, on trouverait des séries plus complexes, dont les éléments se pénètrent bien les uns les autres, mais qui n'arrivent jamais à se fondre parfaitement elles-mêmes dans la masse compacte du moi. Tel est cet ensemble de sentiments et d'idées qui nous viennent d'une éducation mal comprise, celle qui s'adresse à la mémoire plutôt qu'au jugement. **Il se forme ici, au sein même du moi fondamental, un moi parasite qui empiétera continuellement sur l'autre.** Beaucoup vivent ainsi, et meurent sans avoir connu la vraie liberté. **Mais la suggestion deviendrait persuasion si le moi tout entier se l'assimilait ;** la passion, même soudaine, ne présenterait plus le même caractère fatal s'il s'y reflétait, ainsi que dans **l'indignation d'Alceste**, toute l'histoire de la personne ; et l'éducation la plus autoritaire ne retrancherait rien de notre liberté si elle nous communiquait seulement des idées et des sentiments capables d'imprégner l'âme entière. C'est de l'âme entière, en effet, que la décision libre émane ; et <126> l'acte sera d'autant plus libre que la série dynamique à laquelle il se rattache tendra davantage à s'identifier avec le moi fondamental.

Ainsi entendus, **les actes libres** sont rares, même de la part de ceux qui ont le plus coutume de s'observer eux-mêmes et de raisonner sur ce qu'ils font. Nous avons montré que nous nous apercevions le plus souvent par réfraction à travers l'espace, que nos états de conscience se solidifiaient en mots, et que notre moi concret, notre moi vivant, se recouvrait d'une croûte extérieure de faits psychologiques nettement dessinés, séparés les uns des autres, fixés par conséquent. Nous avons ajouté que, pour la commodité du langage et la facilité des relations sociales, nous avons tout intérêt à ne pas percer cette croûte et à admettre qu'elle dessine exactement la forme de l'objet qu'elle recouvre. Nous dirons maintenant que nos actions journalières s'inspirent bien moins de nos sentiments eux-mêmes, infiniment mobiles, que des images invariables auxquelles ces sentiments adhèrent. **Le matin, quand sonne l'heure où j'ai coutume de me lever, je pourrais recevoir cette impression ξὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ,** selon l'expression de Platon ; je pourrais lui permettre de se fondre dans la masse confuse des impressions qui m'occupent ; peut-être alors ne me déterminerait-elle point à agir. Mais le plus souvent cette impression, au lieu d'ébranler ma conscience entière comme une pierre qui tombe dans l'eau d'un bassin, se borne à remuer une idée pour ainsi dire solidifiée à la surface, l'idée de me lever et de vaquer à mes occupations habituelles. Cette impression et cette idée ont fini par se lier l'une à l'autre. Aussi l'acte suit-il l'impression sans que ma personnalité s'y intéresse : je suis ici un automate conscient, et je le suis parce que j'ai tout avantage à l'être. On verrait que la plupart de nos actions journalières s'accomplissent ainsi, et que grâce à la solidification, dans notre mémoire, de certaines sensations, de certains sentiments, de certaines idées, les impressions du dehors provoquent de notre part des mouvements qui, conscients et même intelligents, ressemblent par bien des côtés à des actes réflexes. **C'est à ces actions**

très nombreuses, mais insignifiantes pour la plupart, que la théorie associationniste s'applique. Elles constituent, réunies, le **substrat** de notre activité libre, et jouent vis-à-vis de cette activité le même rôle que nos fonctions organiques par rapport à l'ensemble de notre vie consciente. Nous accorderons d'ailleurs au déterminisme que nous abdiquons souvent notre liberté dans des circonstances plus graves, et que, par inertie ou mollesse, nous laissons ce même processus local s'accomplir alors que notre personnalité tout entière devrait pour ainsi dire vibrer. Quand nos amis les plus sûrs s'accordent à nous conseiller un acte important, les sentiments qu'ils expriment avec tant d'insistance viennent se poser à la surface de notre moi, et s'y solidifier à la manière des idées dont nous parlions tout à l'heure. Petit à petit ils formeront une croûte épaisse qui recouvrira nos sentiments personnels ; nous croirons agir librement, et c'est seulement en y réfléchissant plus tard que nous reconnaitrons notre erreur. Mais aussi, au moment où l'acte va s'accomplir, il n'est pas rare qu'une révolte se produise.

**MM, III De la survivance des images. La mémoire et l'esprit, PLAN DU RÊVE ET PLAN DE L'ACTION, P.188**

Tout se passe donc comme si **nos souvenirs** étaient répétés un nombre indéfini de fois dans ces mille et mille réductions possibles de notre vie passée. Ils prennent une forme plus banale quand la **mémoire** se resserre davantage, plus personnelle quand elle se dilate, et ils entrent ainsi dans une multitude illimitée de « systématisations » différentes. Un mot d'une langue étrangère, prononcé à mon oreille, peut me faire penser à cette langue en général ou à une voix qui le prononçait autrefois d'une certaine manière. Ces deux associations par ressemblance ne sont pas dues à l'arrivée accidentelle de deux représentations différentes que le hasard aurait amenées tour à tour dans la sphère d'attraction de la perception actuelle. Elles répondent à **deux dispositions mentales diverses**, à **deux degrés distincts de tension de la mémoire**, <189> ici plus rapprochée de **l'image pure**, là plus disposée à la réplique immédiate, c'est-à-dire à l'action. **Classer** ces systèmes, rechercher la loi qui les lie respectivement **aux divers « tons »** de notre vie mentale, montrer comment chacun de ces tons est déterminé lui-même par les nécessités du moment et aussi par le degré variable de notre effort personnel, serait une entreprise difficile : toute cette psychologie est encore à faire, et nous ne voulons même pas, pour le moment, nous y essayer. Mais chacun de nous sent bien que ces lois existent, et qu'il y a des rapports stables de ce genre. Nous savons, par exemple, quand nous lisons **un roman d'analyse**, que certaines associations d'idées qu'on nous dépeint sont vraies, qu'elles ont pu être vécues ; d'autres nous choquent ou ne nous donnent pas l'impression du réel, parce que nous y sentons l'effet d'un rapprochement mécanique entre des étages différents de l'esprit, comme si l'auteur n'avait pas su se tenir sur le plan qu'il avait choisi de la vie mentale. La mémoire a donc bien ses degrés successifs et distincts de tension ou de vitalité, malaisés à définir, sans doute, mais que le peintre de l'âme ne peut pas brouiller entre eux impunément. La pathologie vient d'ailleurs confirmer ici, — sur des exemples grossiers, il

est vrai, — une vérité dont nous avons tous l'instinct. Dans les « amnésies systé—matisées » des hystériques, par exemple, les souvenirs qui paraissent abolis sont réellement présents ; mais ils se rat—tchent tous, sans doute, à **un certain ton** déterminé de vitalité intellectuelle, où le sujet ne peut plus se placer.